TIMOLÉON,

TRAGÉDIE.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

AVEC

DES CHŒURS,

PAR MARIE-JOSEPH CHÉNIER,
Député à la Convention nationale;

Musique de MÉHUL.

Précédée d'une Ode sur la situation de la République durant l'Oligarchie de ROBESPIERRE et de ses Complices.

Prix, 40 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André-des-Arcs, n°. 9,

Et DESENNE, Libraire, Maison Egalité, nos 1 et 2.

L'AN TROISIÈME.

ODE

Sur la situation de la République française, durant l'Oligarchie de ROBESPIERRE *et de ses Complices.*

Prairial, l'an second de la République. (Juin 1794 v. s.)

O VAISSEAU de l'Etat, fais un dernier effort ;
Vaisseau battu par les orages :
Tes mâts sont renversés ; viens regagner le port ;
Ces rochers, qu'habite la mort,
Sont témoins d'assez de naufrages.

Vois-tu, le fer en main, le meurtre dans les yeux,
Grandir l'anarchie aux cent têtes ?
Ainsi, du sein des mers s'élevant jusqu'aux cieux,
Jaillit le géant furieux
Que vomit le cap des tempêtes :

Lorsque, précipités par la fureur de l'or,
Les Jasons de Lusitanie
Souillant de leur empire une onde vierge encor,
Sur l'océan d'Adamastor
Faisaient voguer la tyrannie.

O de nos jours de sang quel opprobre éternel !
C'est Catilina qui dénonce !
Vargonte et Lentulus dictent l'arrêt mortel ;
Tullius est le criminel :
Céthégus est juge, et prononce.

Des forfaits autrefois les vils machinateurs
Conjuraient avec la nuit sombre :
Ils siègent maintenant au rang des Sénateurs,
Et les poignards conspirateurs
Ne sont plus aiguisés dans l'ombre.

Le génie indigné baisse un front abattu
Sous l'ignorance qui l'opprime :
Du nom de liberté le meurtre est revêtu ;
Et l'audace de la vertu
Se taît devant celle du crime.

Le délateur vendu, pour prix de ses poisons,
Baigne dans l'or ses mains avides ;
Et des Pères conscripts les respectables noms,
Des Marius et des Carbons
Couvrent les tables homicides.

Le peuple est aveuglé par ses vils ennemis ;
Des Gracchus la mort est jurée :
Viens, Septimuléius ; viens, meurtrier soumis,
Contre l'or qui te fut promis
Echanger leur tête sacrée.

Liberté des Français, que d'infâmes complots
Ont rallenti ta noble course!
Un monstre a dévoré nos fruits à peine éclos:
Le sang s'est mêlé dans tes flots
Si purs, si brillans à leur source.

Sur ton front, jeune encor, dieux! quel souffle infernal
Flétrirait tes palmes altières!
Vas-tu donc ressembler à ce fleuve inégal
Qui, de son opulent cristal,
Baigne le nord de nos frontières?

Né sur le Saint-Gotard, au milieu des torrens,
Fils impétueux des montagnes,
Le Rhin, dans sa naissance, ennemi des tyrans,
Des Suisses, des Germains, des Francs,
Fertilise au loin les campagnes.

Dans ce vaste jardin, par ses flots embelli,
Il épanche une urne féconde:
Bientôt ruisseau stérile, et sans cesse affaibli,
Il court dans la fange et l'oubli
Cacher l'opprobre de son onde.

Ah! le peuple français repousse avec horreur
Ces flétrissantes destinées:
Liberté, chez les rois va porter la terreur:
Parmi nous répands le bonheur,
Comme en tes premières journées.

De la plaine de Mars où sont les jeux charmans?
Où sont les fêtes solennelles
Qui, dans la France entière, au milieu des sermens,
Voyaient, par mille embrassemens,
S'unir nos cités fraternelles ?

Le soleil, souriant à notre liberté,
Hâtait le coucher de l'aurore,
Et sur l'autel sacré planant avec fierté,
De son immortelle clarté
Dorait l'étendard tricolore.

La nuit succède au jour, et le crêpe du deuil
Couvre nos villes désolées :
La licence aujourd'hui triomphe avec orgueil ;
La Liberté marche au cerceuil :
Les lois l'accompagnent voîlées.

Vulcain, vainqueur du Xante, au fond de ses roseaux
Portait la flamme dévorante :
Ainsi le fanatisme, agitant ses flambeaux,
Embrâse et soulève les eaux
De la Loire et de la Charente.

Il rugit, il rappelle au sein de nos guérets
Des rois la horde épouvantée ;
Et, devant les brigands altérés de forfaits,
Du dernier tyran des Français
Promène l'ombre ensanglantée.

Philippe, c'est ainsi qu'en tes champs inhumains
De Jule on vit l'image errante,
Le diadême au front, le glaive entre les mains,
Combattre les derniers Romains
Et la République expirante:

Quand Brutus, ne voulant ni régner ni servir,
Voyant Rome à jamais flétrie,
Accusant la vertu qui le faisait périr,
Confondit son dernier soupir
Avec celui de la Patrie.

De la France éperdue infortunés enfans,
Contemplez sa douleur amère;
Déposez votre rage et vos glaives sanglans:
Ne vous battez plus dans les flancs
De votre déplorable mère.

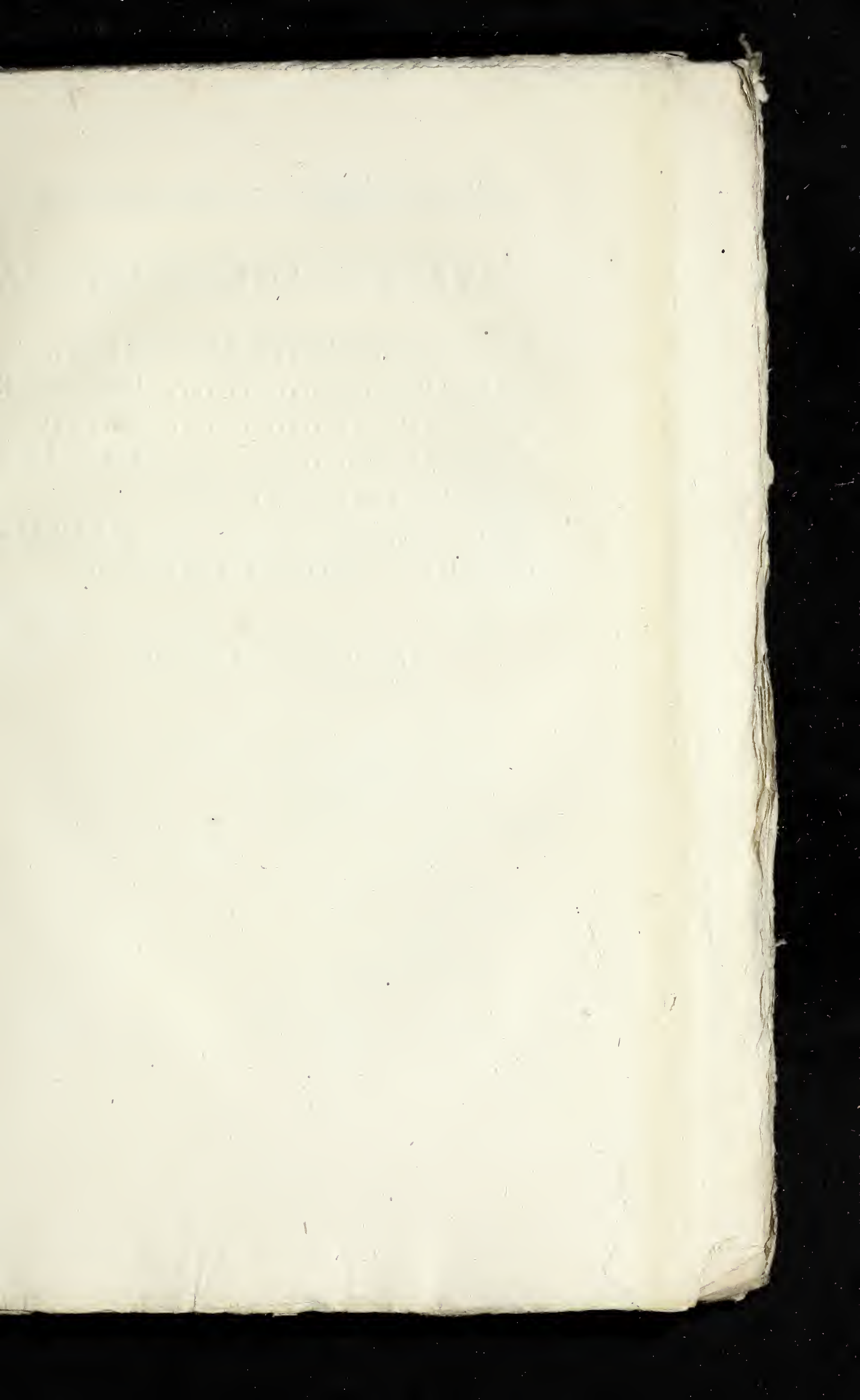
O terre des Gaulois, redoutables remparts,
Champs fortunés, douce contrée,
Bords chéris d'Apollon, de Cérès et de Mars,
Terre hospitalière des arts,
Sois libre, opulente, adorée!

Tous les rois sont armés pour déchirer ton sein;
A leurs yeux rien ne peut t'absoudre:
Mais bientôt, si tu veux mériter ton destin,
Le colosse républicain
Réduira tous les rois en poudre.

Imprimant sur ton sol un pied profanateur,
Ils osent te porter la guerre :
Ils trouveront la mort ; Peuple triomphateur,
Qu'à ton souffle exterminateur,
Ils disparaissent de la terre.

Mais plus de sang français ; laisse frapper les lois :
Leurs vengeances sont légitimes :
Peuple républicain, n'imite point les rois
Dont la fureur a tant de fois
Puni les crimes par des crimes.

Renais chez les mortels, aimable Egalité ;
Viens briser le glaive anarchique :
Revenez, douces lois, justice, humanité :
Sans les mœurs, point de Liberté ;
Sans vertu, point de République.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
TIMOLÉON, frère de Timophane.	TALMA.
TIMOPHANE............	BAPTISTE aîné.
ORTAGORAS..............	MONVEL.
ANTICLÈS................	MONVILE.
DÉMARISTE, mère de Timoléon et de Timophane..............	Ce. VESTRIS.

LE CHŒUR du Peuple et des Guerriers.

La Scène est à Corinthe.

TIMOLÉON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la maison de Démariste et de ses enfans.

SCENE PREMIERE.

TIMOPHANE seul.

Je plains l'ambitieux qui n'est pas insensible.
Vertu, j'entends encor ton reproche inflexible :
Chaque jour qui s'écoule ajoute à mes ennuis,
Et tout Corinthe en pleurs m'éveille au sein des nuits.
O souvenir d'un père ! ô voix de la patrie !
Voix plus puissante encor d'une mère chérie ;
Exploits d'un frère absent, mais toujours redouté,
Vous pesez à-la-fois sur mon cœur agité.
Quoi ! né républicain, je prétends à l'empire !
Timoléon combat, Timophane conspire !
Par la soif de régner Timophane est vaincu !

Timoléon plus jeune a déja plus vécu.
Aux bords siciliens, sur les mers de l'Afrique,
Son glaive heureux et pur défend la république.
Je crois déja le voir, libre de soins guerriers,
Sous le toît paternel, dédaignant ses lauriers,
Déposant à nos pieds ses marques de victoire,
Modeste et triomphant m'accabler de sa gloire.
Faut-il que son nom seul m'épouvante aujourd'hui?
Malheureux! tu pouvais être aussi grand que lui.

SCENE II.

TIMOPHANE, ANTICLÈS.

ANTICLÈS.

Timophane, il est tems, remplis ta destinée.

TIMOPHANE.

Anticlès, que dis-tu?

ANTICLÈS.

Cette illustre journée....

TIMOPHANE.

Va dévoiler peut-être et punir nos complots.

ANTICLÈS.

Quel fantôme sinistre a troublé ton repos?

TIMOPHANE.

Ami, le pauvre dort au sein de sa chaumière,
Et d'un œil vertueux il revoit la lumière.

Moi, puissant, mais coupable, après un lourd sommeil,
Je trouve le remords qui m'attend au réveil.

ANTICLÈS.

Le remords! Timophane, excuse ma surprise.
Veux-tu donc renoncer à ta noble entreprise?
Hardi pour concevoir, timide pour agir,
Peux-tu la craindre?

TIMOPHANE.

Non; mais je puis en rougir,
La même ambition malgré moi me dévore;
Sa voix tonne, Anticlès, et me domine encore:
Dans l'abîme avec toi Timophane entraîné,
Déja par la vertu se sent abandonné:
Mon parti, tes conseils, notre intérêt m'anime,
Et dans le fond du cœur j'ai consommé mon crime.
Mais, si je ments au peuple et lui manque de foi,
Si je feins avec tous, puis-je feindre avec moi?
Soit reste de vertu, soit faiblesse, peut-être,
Je répugne à tromper, je crains le nom de traître;
Je crains, je l'avoûrai, ce reproche éternel
Qui, jusques sur le trône, atteint le criminel;
Ce tribunal secret auquel il doit répondre,
Ces yeux de tout un peuple ouverts pour le confondre,
Et le sort en un mot d'un tyran détesté,
Obligé de frémir au nom de liberté.

ANTICLÈS.

Quand il faut achever, ce repentir me blesse,
Et ce n'est point, crois-moi, l'instant de la faiblesse,

Un conjuré qui tremble est bien près de périr,
Et tu dois désormais ou régner, ou mourir.

TIMOPHANE.

Mourir ! J'ai combattu dans les champs de la gloire ;
En bravant le trépas, j'ai connu la victoire ;
Au nombre des héros mes lauriers m'ont placé ;
Ils sont teints de mon sang que la guerre a versé.
Ce n'est donc point la mort, même terrible et lente,
Qui peut déterminer mon ame chancelante.
Le fer des assassins, le glaive de la loi,
A des conspirateurs n'inspirent point l'effroi.
Je ressens, il est vrai, de plus justes alarmes:
Qui ne craint point la mort peut redouter des larmes.

ANTICLÈS.

Des larmes !

TIMOPHANE.

D'une mère : elle a tant de pouvoir !
Obéir à ses vœux est un si doux devoir!
La mienne a bien des droits à ma reconnaissance:
Démariste, aux vertus instruisit mon enfance ;
Et, des lois de Corinthe aimant l'austérité,
M'enseigna des leçons dont j'ai mal profité.
Et je vais maintenant, pour prix de sa tendresse,
De mon éclat honteux affliger sa vieillesse,
Attacher avec pompe à son front maternel
Du bandeau des tyrans l'opprobre solennel !

ANTICLÈS.

Tu peux. . . .

TIMOPHANE.

Je le prévois : bientôt l'infortunée,
Loin de son fils coupable, aux larmes condamnée,
Desirant mon trépas que j'aurai mérité,
Maudira ma naissance et sa fécondité.

ANTICLÈS.

Eh bien, s'il est ainsi, renonce à la couronne;
Va, perds des conjurés que ton cœur abandonne;
Et si leur imprudence a compté sur ta foi,
Punis-les des complots qu'ils ont tramés pour toi.
Mais, quel sera le but de tant de perfidie?
Ne crois point acheter ton salut de leur vie.
Acharnés contre toi tes nombreux ennemis
T'accableront bientôt, s'ils ne sont point soumis :
Avec ses affidés Ortagoras conspire ;
A ton frère, peut-être, on veut donner l'empire.

TIMOPHANE.

Mon frère ! lui, tyran ! lui, régner ! non, jamais.

ANTICLÈS.

Ortagoras....

TIMOPHANE.

Qu'importe un vieillard que je hais ?
Magistrat insensé, dont le sombre génie
Ne rêve que forfaits, ne voit que tyrannie.
S'il partage avec nous cet honorable emploi
De convoquer le peuple et de sceller la loi ;
S'il siège à nos côtés, dans le rang de prytane,
Il frémit, mais il tremble au nom de Timophane.

Vingt fois dans la tribune il a conçu l'espoir
D'ébranler mon crédit, de sapper mon pouvoir;
Et moi j'ai toujours vu, calme au sein de l'orage,
S'exhaler à mes pieds son impuissante rage.

ANTICLÈS.

Et c'est-là le motif de ses chagrins jaloux;
C'est-là ce qui sans cesse irrite son courroux.
Adulateur zélé d'une foule inconstante,
L'aspect de tes amis l'afflige et l'épouvante.
Il sait qu'à ta fortune unissant leurs efforts,
Les riches t'ont voué leurs bras et leurs trésors;
Qu'au nom d'égalité leur ame est alarmée;
Que tu peux d'un coup-d'œil enfanter une armée;
Et, de tes fiers dédains essuyant la froideur,
D'un regard envieux il prévoit ta grandeur.
Il pense t'arrêter dans ta route sublime:
Sous ton chemin de fleurs sa main creuse une abîme.

TIMOPHANE.

Que veut-il, Anticlès? Dis: parle: réponds-moi.

ANTICLÈS.

Détruire tes amis pour venir jusqu'à toi.

TIMOPHANE.

Détruire mes amis! Je leur serai fidèle.

ANTICLÈS.

Oui: reprends à jamais ton courage et ton zèle.
Plus de ménagemens, plus de vaines terreurs.

TIMOPHANE.

Je veux d'Ortagoras prévenir les fureurs.

De nos fiers conjurés je connais la vaillance ;
Je leur ai tout promis, richesse, honneurs, puissance :
En de vastes desseins, trop prompt à m'engager,
Je n'ai plus de remords quand je vois leur danger.
Denys, par leurs conseils, reçoit mes émissaires ;
Epaississons la nuit qui couvre ces mystères.
Contre lui Syracuse implore notre appui ;
Dans Corinthe, en secret, qu'ils agissent pour lui.
Ses trésors prodigués ont été leur partage :
Je n'oublîrai jamais que je suis leur ouvrage ;
Ils m'ont ouvert, peut-être, un chemin dangereux :
N'importe, ils m'ont servi ; je périrai pour eux.

ANTICLÈS.

Leur fortune est la tienne ; et c'est aujourd'hui même
Qu'ils veulent sur ton front poser le diadême.

TIMOPHANE.

Aujourd'hui ?

ANTICLÈS.

Dans la place, aux yeux du peuple entier.
Ceux qu'on ne peut séduire, on peut les effrayer.
Nous avons caressé l'orgueilleuse richesse,
Flatté l'ambition, soudoyé la paresse.
Crois-moi, n'attendons pas que ton frère en ces lieux
Oppose à nos desseins un front victorieux.
Voilà ton seul rival. C'est durant son absence
Que nous allons fonder ta nouvelle puissance.
De ce nom redoutable on voudrait t'accabler.

TIMOPHANE.

C'est à mes ennemis qu'il convient de trembler.

ANTICLÈS.

Leur foule, en te nommant, se permet la menace.

TIMOPHANE.

Eh bien ! je punirai leur insolente audace.

ANTICLÈS.

Que veux-tu que ma voix annonce à tes amis ?

TIMOPHANE.

Dis-leur que je tiendrai tout ce que j'ai promis.

ANTICLÈS.

Le succès, Timophane, est dans la confiance.

TIMOPHANE.

Il suffit. Laisse-moi. Démariste s'avance.
Qu'ils viennent sur tes pas me chercher en ces lieux ;
Je les suivrai. Le reste est dans la main des dieux.

SCENE III.

TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

INQUIÈTE long-tems du sort de votre frère,
J'ai craint qu'il n'éprouvât la fortune contraire :
Mon cœur à cet effroi ne doit plus se livrer.
Pour Corinthe, mon fils, tout semble prospérer.
Il m'écrit d'Agrigente ; et maître de la ville,

Il a vaincu deux fois le tyran de Sicile.
Bientôt même, c'est lui qui m'en donne l'espoir,
Sous le toît paternel nous pourrons le revoir.
A nos vaillans guerriers Carthage en vain s'oppose:
Pour lui fermer la mer déja tout se dispose;
Timoléon prétend l'attaquer dans ses ports,
Peut-être sur les flots surprendre ses trésors,
La chercher, la combattre, et jusques sur nos rives
Traîner son opulence et ses voiles captives.
Combien des immortels je ressens les faveurs!
Combien sur tous mes jours ils ont versé d'honneurs!
Epouse fortunée, et plus heureuse mère,
J'ai deux fils vertueux qui remplacent leur père.
Tous deux ont aux combats guidé nos étendards:
Maintenant, le premier, brillant sous mes regards,
D'un magistrat du peuple exerce la puissance;
L'autre, loin de mes yeux signalant sa vaillance,
Des mains d'un peuple ami fera tomber les fers,
Et du joug de Carthage affranchira les mers.

TIMOPHANE.

L'entreprise est sans doute illustre et magnanime,
Digne de cette ardeur dont la gloire l'anime.
Je l'avoûrai pourtant; j'ai peine à concevoir
Que l'on veuille tenter tout ce qu'on croit pouvoir.
Quel espoir nous séduit? quelle fureur nous presse?
Deux siècles de combats ont fatigué la Grèce.
L'univers étonné la vit se réunir,
S'opposer aux Persans, les vaincre, les punir;

Et trois fois Maraton, Salamine et Platée
Relevèrent l'éclat de sa gloire insultée.
La justice en ce tems conduisait ses guerriers,
Et vingt peuples rivaux confondaient leurs lauriers.
Mais, depuis, excitant de plus sombres querelles,
La haine a divisé nos palmes fraternelles.
Durant un demi-siècle, au sein de nos cités,
Nos fleuves ont roulé des flots ensanglantés.
Pourquoi troubler encor la tranquille Aréthuse ?
Pourquoi porter la guerre au sein de Syracuse ?
Ceux que nous combattons nous ont-ils outragés ?
A-t-on vu par Denys nos temples saccagés ?
Ses voiles, dans Corinthe apportant les ravages,
Ont-elles violé l'orgueil de nos rivages ?
Ah ! sans chercher encor des succès incertains,
Sans vouloir rallumer des feux à peine éteints,
N'avons-nous pas nous-même à réparer nos pertes ?
Ne nous reste-t-il pas des campagnes désertes
Qui, d'un aspect stérile importunant les yeux,
Appellent vainement le soc laborieux ?
Faut-il toujours braver la mort et les tempêtes ?
Toujours perdre du sang et rêver des conquêtes ?
Et nos braves soldats ne pourront-ils jamais
Goûter dans leurs foyers les douceurs de la paix ?

DÉMARISTE.

La paix avec des rois ! la paix avec des traîtres !
Corinthe et Syracuse ont les mêmes ancêtres.
Nos frères, sans secours, seraient abandonnés

Aux fureurs de Denys qui les tient enchaînés ?
Non. Par leur liberté que la guerre s'achève :
Ne parlons jusques-là ni de paix ni de trève.
Quand un peuple asservi combat ses oppresseurs,
Aussi bien que la paix la guerre a ses douceurs.
Avant de désarmer, que le tyran succombe ;
Que le traité de paix soit écrit sur sa tombe :
Avec ses favoris qu'il périsse accablé
Sous les impurs débris de son trône écroulé ;
Et que la Grèce alors, ainsi que l'Italie,
Dise, en félicitant Corinthe énorgueillie :
Syracuse captive avait compté sur toi ;
Tu peux te reposer, Syracuse est sans roi.

SCENE IV.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

ANTICLÈS à Timophane.

On t'attend. Viens. Suis-nous.

DÉMARISTE.

Qu'est-ce donc qui s'apprête ?

TIMOPHANE.

Ne vous alarmez point.

ANTICLÈS.

Viens ; que rien ne t'arrête.

TIMOPHANE.

La fortune m'appelle, et je marche avec vous.

ANTICLÈS.

Que vois-je ? Ortagoras qui s'avance vers nous.

TIMOPHANE.

Loin de moi ce vieillard.

DÉMARISTE.

Quel injuste langage !
Ah ! du moins respectez ses vertus et son âge.

TIMOPHANE.

Ses vertus !

DÉMARISTE.

Vous devez....

TIMOPHANE.

Ah ! je ne lui dois rien.
Quel est-il ?

DÉMARISTE.

Votre égal, puisqu'il est citoyen,
Prytane, ainsi que vous, ami de votre frère.

SCENE V.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS, CONJURÉS.

ORTAGORAS.

O ! de Timoléon digne et prudente mère,
Dont le cœur généreux lui fit chérir nos lois,

Pour votre récompense, apprenez ses exploits.

DÉMARISTE.

Quels sont-ils ?

TIMOPHANE bas à Anticlès.

Tu l'entends?

ANTICLÈS bas à Timophane.

Un seul mot t'intimide.

ORTAGORAS.

Les rayons d'un jour pur doraient la plaine humide :
Nous respirions au port le calme du matin,
Et nos yeux contemplaient cet horizon lointain
Où la mer de Crissa, désertant nos rivages,
A la mer d'Ionie apporte des orages.
Des navires nombreux s'avançaient sur les flots ;
Déja, reconnaissant la voix des matelots,
Le peuple saluait par des cris d'alégresse
Les habits, le langage et les chants de la Grèce ;
Et bientôt, de plus près, s'offrant à nos regards,
Timoléon vainqueur aborde nos remparts.

DÉMARISTE.

Mon fils !

TIMOPHANE.

Mon frère ! ô ciel !

ANTICLÈS.

Timoléon !

ORTAGORAS.

Lui-même.

Tandis qu'autour de lui nos citoyens qu'il aime,

Serrés entre ses bras, célébraient son retour,
Ses yeux mouillés de pleurs parcouraient ce séjour;
Et, le front ombragé de palmes de victoire,
Environné d'honneurs, il ignorait sa gloire.
Simple avec dignité, modeste sans effort,
Béni d'un peuple immense assemblé sur le port,
Le seul Timoléon, fuyant sa renommée,
Félicitait Corinthe et sa vaillante armée,
Et, sur tous nos guerriers rejetant son éclat,
Opposait à son nom la splendeur de l'état.

DÉMARISTE.

O mon fils!

TIMOPHANE, bas à Anticlès.

O couronne!

ANTICLÈS, bas à Timophane.

Elle n'est point perdue.

ORTAGORAS.

Une ivresse touchante est par-tout répandue.
Le port, que sa valeur enrichit tant de fois,
Etale avec orgueil les dépouilles des rois.
Les blés siciliens, les trésors de Carthage,
Du travail indigent vont être le partage.
Le cri de la victoire est cent fois répété:
GLOIRE AUX RÉPUBLICAINS, TRIOMPHE, LIBERTÉ.
Le long de nos deux mers les rivages mugissent.
Entendez-vous au loin ces voix qui retentissent?
Ces chants de nos héros, saluant leurs foyers
Aux sons harmonieux des instrumens guerriers?

Vers le toît paternel Timoléon s'avance.
Que les ambitieux rentrent dans le silence ;
Et que l'égalité, de retour avec lui,
Dans nos murs consolés refleurisse aujourd'hui.

SCENE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS, CONJURÉS, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Réjouis-toi, belle Corinthe :
Salut, foyers sacrés, vénérables remparts,
Séjour des lois, temple des arts ;
Ton nom, chéri des dieux, glace les rois de crainte.
Vois flotter dans tes murs nos drapeaux triomphans :
Nous revolons vers toi, cité libre et puissante ;
A leur mère long-tems absente,
Neptune protecteur ramène tes enfans.

TIMOLÉON.

Voici le toît paisible où j'ai reçu la vie.
Qu'il est doux de rentrer au sein de sa patrie,
De revoir, d'embrasser tous ceux qu'on doit chérir,
Lorsque devant leurs yeux on n'a point à rougir !
Mère, dont les vertus égalent la tendresse,
Premier-né de mon père, et toi, dont la sagesse

Dans l'amour de nos lois m'a toujours affermi,
Respectable vieillard, mon guide et mon ami,
Au sein des immortels la victoire repose :
Ils ont de leur olympe accueilli notre cause ;
L'égide protectrice a marché devant moi :
Les destins de Corinthe ont triomphé d'un roi.
Nous n'avons cependant qu'ébranlé sa puissance.
L'ombre du grand Dion demande encor vengeance ;
Elle doit l'obtenir ; les chemins sont ouverts.
J'ai conquis Agrigente et délivré les mers ;
C'était l'unique but de ma course guerrière ;
Un autre achèvera ; j'ai rempli ma carrière.
Denys déconcerté tremble dans ses remparts :
Du despote vaincu voici les étendards.
Allez, braves guerriers ; suspendez dans la place
Ces garants immortels de votre heureuse audace ;
Que leur aspect nourrisse au cœur de vos enfans
L'amour de la patrie et l'horreur des tyrans !

DÉMARISTE.

Il est beau d'obtenir, de mériter l'estime :
Goûte bien, mon cher fils, cet hommage unanime
Dont l'éclat te poursuit jusques dans ces foyers
Où le front maternel attendait tes lauriers.
Tu rentres dans le sein de tes dieux domestiques :
Ton aspect réjouit ces Pénates antiques
Qui virent mes enfans respirer sous mes yeux
La douce égalité, si chère à leurs aïeux.
Ces portiques sacrés où mûrit ta jeunesse,

Ces murs religieux te rappelaient sans cesse :
Ta gloire, loin de toi, remplissait ce séjour,
Et notre liberté demandait ton retour.

ORTAGORAS.

O ! des bons citoyens, la plus chère espérance !
Je t'ai dit, *tu vaincras*, lorsque, dans ton enfance,
Assis sur mes genoux, tu pleurais à ma voix,
Qui d'Epaminondas récitait les exploits.
Ton ame fière et tendre, aux vertus destinée,
Le suivait pas à pas aux champs de Mantinée.
Là, sur son lit de mort tu lui tendais les bras,
Et tes jeunes soupirs enviaient son trépas.
Conserve à ce grand homme un souvenir fidèle ;
Ceux qui viendront un jour te prendront pour modèle.
Ta mère a, comme moi, prédit ton avenir....
Avec elle un moment je veux t'entretenir.
Tu reviens, bénissons Corinthe et son génie.
On parle ici de paix, même de tyrannie :
Des esprits dangereux, plaignant un roi pervers,
Osaient à notre armée annoncer des revers,
Et, sur tes débris même élevant leur pensée,
Croyaient fouler ta gloire à leurs pieds renversée :
Mais ta gloire est debout; ils ont trop espéré ;
Tu parais dans Corinthe, et je suis rassuré ;
Sous le pouvoir du peuple écrase leur puissance.
Ces héros d'un instant, grands durant ton absence,
Sont les feux de la nuit, dont l'éclat incertain
Disparaît aux rayons de l'astre du matin.

TIMOLÉON.

Sur l'intérêt commun tu m'inspires la crainte.
Je viens donc retrouver la guerre dans Corinthe!
Digne contemporain de nos sages aïeux,
Je t'entendrai, vieillard; je verrai par tes yeux.
Rendons tous deux le calme à Corinthe troublée.
Prytanes, dès ce jour, convoquez l'assemblée :
Je veux, sans différer, remettre au peuple entier
Le pouvoir que son choix m'a daigné confier:
La loi le veut ainsi; les lois, les mœurs antiques,
Sont l'appui de l'état dans les choses publiques.
C'est un roi, c'est Denys qui veut nous diviser:
Aux projets du tyran sachons nous opposer.
Laissons la vanité, l'intrigue et l'avarice
Sous leurs pas criminels creuser un précipice,
Mais nous, qui prétendons que les rois soient punis,
Pour les mieux terrasser, restons toujours unis.

(Timoléon sort avec Ortagoras et Démariste. Timophane sort avec Anticlès et les conjurés.)

SCENE VII.

LE CHŒUR.

Strophe.

Cinthien, dieu du jour, toi qui sur cette rive
Guidais les voiles de Jason,
Lorsque de mers en mers ta fille fugitive
Suivait son jeune époux, vainqueur de la toison;

Tes feux planant au loin sur les monts de la Grèce,
D'une lumière enchanteresse
Embellissent des cieux d'azur:
Mais c'est dans nos vallons, qu'annoncé par l'aurore,
Sortant du sein des eaux, ton char humide ecnore
Répand son éclat le plus pur.

Anti-Strophe.

De l'Eurotas aux bords de l'Ebre,
D'un fertile climat étalant les douceurs,
Cent cités, rivales et sœurs,
Etonnent l'univers de leur splendeur célèbre:
Chacune avec orgueil lève un front radieux;
Mais l'aimable Corinthe éclate entre les belles,
Comme, parmi cent immortelles,
La mère de l'amour brille au banquet des dieux.

Seconde Strophe.

Cité chère à Vénus, cité reine de l'onde
Qui presse en tous lieux tes remparts,
Au centre de la Grèce, opulente et féconde,
Tu rapproches ses fils et ses trésors épars.
Ton rivage est un pont d'éternelle structure,
Que la bienfesante nature
A jeté sur les flots amers:
Dans tes ports, dans tes murs l'univers se rassemble;
Et par un double nœud, Corinthe unit ensemble
Et les continens et les mers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Dans cet acte et dans le suivant, le théâtre représente la place publique de Corinthe. On voit dans le fond la mer de Crissa, chargée de vaisseaux: à droite du spectateur, la tribune aux harangues: à gauche, des tombeaux entourés de cyprès, et qui se prolongent sous des portiques.

SCENE PREMIERE.

TIMOPHANE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

ANTICLÈS.

Ne peux-tu dissiper le trouble qui t'agite ?

TIMOPHANE.

Ah ! ce retour soudain rend mon ame interdite.

ANTICLÈS.

Cache à nos compagnons ton morne abattement.

TIMOPHANE.

Ce vieillard soupçonneux lui parle en ce moment.

ANTICLÈS.

Timoléon t'arrête au bout de ta carrière !

Du trône sur tes pas il ferme la barrière !

TIMOPHANE.

Regarde autour de nous ces drapeaux suspendus,
Ces drapeaux teints du sang des esclaves vaincus :
Tout le vante en ces lieux ; tout m'accuse moi-même.

ANTICLÈS.

Timophane effrayé renonce au diadême !

TIMOPHANE.

Que ferai-je, Anticlès ?

ANTICLÈS.

Dis, crains-tu le danger ?

TIMOPHANE.

Qui ? moi !

ANTICLÈS.

Le crains-tu ?

TIMOPHANE.

Non.

ANTICLÈS.

Rien n'a donc pu changer.

TIMOPHANE.

A la honte, au mépris, je suis encor sensible.

ANTICLÈS.

Tarder est dangereux, reculer impossible.

TIMOPHANE.

Si, par mon repentir, je ne perdais que moi !
Mais vous me captivez, vous avez tous ma foi.
La trahison me suit, et son fardeau m'accable.

ANTICLÈS.

Que dis-tu?

TIMOPHANE.

Ne crains rien; je resterai coupable.
O mon frère! pour moi le crime est un devoir.

ANTICLÈS.

Lorsque nous conspirions, tu pouvais tout prévoir.

TIMOPHANE.

Lorsque nous conspirions, sa gloire était absente.
Si, tout-à-coup, sa voix, sévère et menaçante....

SCENE II.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ANTICLÈS, CONJURÉS.

TIMOLÉON, du fond du théâtre.

Timophane!

TIMOPHANE à Anticlès.

C'est lui! que je me sens troubler!

TIMOLÉON s'avançant.

Timophane, en secret je voudrais te parler.

TIMOPHANE.

Mes amis, laissez-nous.

SCENE III.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOLÉON.

Viens.

TIMOPHANE.

Que veux-tu, mon frère?

TIMOPHANE.

Regarde ce tombeau : c'est-là qu'est notre père.

TIMOPHANE.

Héros quand il vécut, il est entre les dieux.

TIMOLÉON.

Te rappelles-tu bien sa mort et nos adieux?

TIMOPHANE.

Oui.

TIMOLÉON.

Ses derniers conseils....

TIMOPHANE.

Etaient ceux de la gloire.

TIMOLÉON.

Sont-ils profondément gravés dans ta mémoire?

TIMOPHANE.

Je me rappelle trop ces funestes momens.

TIMOLÉON.

Près de son lit de mort, quels furent nos sermens?

TIMOPHANE.

De chérir la vertu, de suivre son exemple.

TIMOLÉON.

Mon frère, il nous entend; son regard nous contemple;
Et d'un père expirant chaque mot est sacré.
Quels furent ses discours, et qu'avons-nous juré?

TIMOPHANE.

Je te l'ai déja dit.

TIMOLÉON.

Est-ce tout?

TIMOPHANE.

Non, sans doute.

TIMOLÉON.

Le reste est loin de toi.

TIMOPHANE.

Peux-tu le croire?

TIMOLÉON.

Ecoute.
Tous deux il nous pressait dans ses bras languissans.
C'est ainsi qu'il parla: « Soyez bons, mes enfans;
« Obéissez aux lois; adorez la patrie. »
Est-il vrai?

TIMOPHANE.

Tu dis vrai: j'entends sa voix chérie.

TIMOLÉON.

« Et si l'orgueil s'armait contre la liberté,
« Périssez pour le peuple et pour l'égalité. »
Est-il vrai?

TIMOPHANE.

Je l'avoue.

TIMOLÉON.

Et nous, alors, mon frère,
Les yeux noyés de pleurs, baisant les mains d'un père,
Par le ciel et par lui, nous jurâmes tous deux
D'aimer, de respecter un peuple généreux,
De vouer aux tyrans une haine implacable,
De n'en jamais souffrir, de frapper le coupable
Qui, pour l'ambition renonçant au devoir,
Oserait usurper le suprême pouvoir.
Est-il vrai ?

TIMOPHANE.

Tout est vrai ; ta mémoire est fidelle.

TIMOLÉON.

Ces promesses, ces vœux, ton cœur se les rappelle ?

TIMOPHANE.

Tu n'as rien oublié : ces vœux furent les miens.

TIMOLÉON.

J'ai tenu mes sermens ; as-tu gardé les tiens ?

TIMOPHANE.

Je jure....

TIMOLÉON.

Arrête, attends ; mon père va t'entendre.
Tu rougis ?

TIMOPHANE.

Moi ! rougir ?

TIMOLÉON.

Et pourquoi t'en défendre?
N'impose point silence à ton cœur combattu :
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

TIMOPHANE.

Mon ame à conspirer ne s'est point abaissée;
Et, fidèle à l'état....

TIMOLÉON.

Si j'avais la pensée
Que déja Timophane a pu trahir l'état,
Tu verrais cette main punir ton attentat.
Mais je dois t'arrêter ; l'ambition te guide.
Le crime est un torrent dont la course est rapide:
Fuis ses bords dangereux.

TIMOPHANE.

Je vois dans tes discours
La haine d'un vieillard qui me poursuit toujours;
De cet Ortagoras, dont le sombre génie....

TIMOLÉON.

Non, il ne te hait point; il hait la tyrannie;
Il craint de tes amis l'audace et le pouvoir.
Moi-même avec douleur je viens de te revoir.
Tu n'as pas d'un seul mot accueilli ma tendresse:
Tu semblais repousser la commune alégresse.
Embarrassé, contraint dans ces heureux momens,
Ton cœur répondait mal à mes embrassemens.
Flatté comme un despote, entouré de puissance,
Tu traînes sur tes pas une cour qui t'encense.

J'y vois un Anticlès, qui déteste nos lois,
Patron du peuple, élu par les amis des rois;
De fastueux cliens, dignes d'un tel prytane,
Voilà les citoyens que chérit Timophane.
Leur intérêt, voilé du nom de bien public,
De notre liberté fait un honteux trafic;
Les noms d'égalité, de vertu, de patrie,
Ne retentissent plus dans leur ame flétrie.
Lorsque l'état réclame et des biens et de l'or,
Ils ferment avec soin leur avare trésor;
Rien ne peut au péril aguerrir leur faiblesse:
Rien n'attendrit ces cœurs séchés par la mollesse.
Quand le peuple, quittant ses rustiques foyers,
Court affronter la mort et les travaux guerriers,
On voit dans nos remparts leur oisive opulence
D'un luxe corrupteur étaler l'insolence;
Et, toujours évitant la gloire et les dangers,
Aux maux de la patrie ils semblent étrangers.
Tu ne me réponds pas? je viens de te confondre.

TIMOPHANE.

Tu ne me confonds pas, et je vais te répondre.
Tes reproches sont durs; ils sont cruels pour moi:
Mais je vois un ami, je vois un frère en toi;
Je te chéris encor, malgré ton injustice.
Je n'oublîrai jamais que, sans ta main propice,
Dans les plaines d'Argos, tout mon sang répandu....

TIMOLÉON.

Mon frère! un citoyen! j'ai fait ce que j'ai dû.

TIMOPHANE.

Mon cœur reconnaissant....

TIMOLÉON.

Point de reconnaissance :
Défends la liberté ; voilà ma récompense.

TIMOPHANE.

Mon nom dans les combats fut placé près du tien.
Ce que l'état me doit....

TIMOLÉON.

L'état ne nous doit rien ;
Mais nous lui devons tout : vertus, talens, fortune,
Tout en nous appartient à la mère commune :
Si nous comptons un jour nul pour la liberté,
Nous lui volons le bien qu'elle nous a prêté.

TIMOPHANE.

Faut-il, en la servant, dénué d'espérance,
Renoncer pour jamais au prix de sa vaillance ?
Après quelques exploits, et tant de sang versé,
Dois-je donc par la haine être récompensé ?
J'oublie Ortagoras, par égard pour mon frère ;
Je sais que la vieillesse, ombrageuse et sévère,
En de vagues soupçons se plaît à s'égarer ;
Mais, que d'affronts cruels on m'a fait dévorer !
Ceux que tu méconnais sont des amis sincères ;
Ils imposaient silence à mes vils adversaires :
Ce sont eux qui, pour moi se réunissant tous,
Ont dissipé l'essaim de mes rivaux jaloux.
Si de Corinthe, enfin, je suis élu prytane,

Ce sont eux dont la voix a nommé Timophane ;
Et, sans eux, dans l'exil je me verrais plongé
Loin de la ville ingrate où j'étais outragé.
Tes yeux ont vu pourtant si je l'ai bien servie.

TIMOLÉON.

Et le droit de verser ton sang pour la patrie,
L'inestimable honneur de mourir pour nos lois,
N'est-ce donc pas un prix plus grand que tes exploits?
Tu n'as que de l'orgueil ; tu n'aimes point la gloire.
Peux-tu compter pour rien une illustre mémoire?
Les vierges, les vieillards, célébrant leur soutien,
Pleurant sur le cercueil du guerrier citoyen ;
Le chêne couronnant sa valeur qui succombe,
Et l'immortalité qui s'assied sur sa tombe ?
Tu me parles d'affronts : et de quoi te plains-tu ?
Par de vils envieux le lâche est abattu.
Vois Cimon, Miltiade, Aristide le juste:
Eh ! qui n'envîrait pas leur infortune auguste?
Après vingt ans d'exploits, de vertus, de travaux,
N'ont-ils pas succombé sous d'indignes rivaux?
N'a-t-on pas vu contre eux s'armer la calomnie?
N'ont-ils pas d'un exil essuyé l'infamie?
Eh bien! de la vengeance ont-ils goûté l'espoir?
Ont-ils voulu du peuple ébranler le pouvoir ?
Non; d'un regard modeste, et d'une ame tranquille,
Ils emportaient la gloire au fond de leur asyle ;
Et, de loin sur l'état fixant toujours les yeux,
Pour la patrie absente ils invoquaient les dieux.

TIMOPHANE.

De la vertu suprême, ascendant redoutable !
Le passé m'épouvante, et l'avenir m'accable.
Anticlès....

TIMOLÉON.

Anticlès ! pourquoi ce nom fatal :
Il me semble du crime entendre le signal.

TIMOPHANE.

Je dois te déclarer tout ce que je redoute :
De nombreux citoyens, trompés, faibles sans doute,
Voudraient calmer l'état trop long-temps agité,
Et sur un ferme appui fonder la liberté.
Déja même à grands cris ces citoyens demandent....

TIMOLÉON.

Anticlès et les siens ? Je le sais ce qu'ils prétendent.
J'entrevois aisément, ainsi qu'Ortagoras,
Des projets que j'abhorre, et que je ne crains pas.
Quelquefois, il est vrai, dans une république,
Le peuple est travaillé d'un repos léthargique :
Alors, tous les méchans s'assemblent à grands flots ;
Alors au sein des nuits s'ourdissent les complots.
Quand le lâche est tremblant, quand le traître conspire,
Quand le tyran futur a la main sur l'empire,
Se levant tout-à-coup, le peuple d'un coup-d'œil
Voit tous ses ennemis, et les plonge au cercueil.

TIMOPHANE.

Ta généreuse ardeur et m'anime et m'enflâme.
A tes sages conseils j'abandonne mon ame.

Dis-moi, Timoléon; crois-tu qu'avant ce jour
De Corinthe en mon cœur j'eusse étouffé l'amour ?
Mon frère, avec tes traits, j'avais là son image,
Et contre elle indigné je lui rendais hommage.
A ton malheureux frère elle a parlé cent fois :
Elle me parle encore.

TIMOLÉON:

Eh bien ! entends sa voix.
Sois digne des mortels qui t'ont donné la vie ;
Et si quelques pervers, organes de l'envie,
Veulent d'une ombre injuste obscurcir ton éclat,
Punis-les par ta gloire, en servant bien l'état.
Mais, sur-tout, des flatteurs crains la langue homicide;
Plus d'ami dangereux, de conseiller perfide :
Rejette loin de toi ces vils séditieux,
Ministres complaisans du moindre ambitieux.
Nés pour la servitude, et façonnés au crime,
Foudroyés par la loi, qu'ils tombent dans l'abyme :
Le regret de Corinthe, à leurs derniers instans,
Sera d'avoir produit ces indignes enfans.
Mais toi, dont la patrie a vanté la vaillance,
Qui peux lui consacrer une utile existence,
Fais refleurir ton nom qu'ils prétendaient flétrir ;
Rentre dans ta vertu qu'ils voulaient conquérir ;
Arrache de leurs mains ta probité captive ;
Et, reportant l'effroi dans leur ame craintive,
A ces usurpateurs retirant ton appui,
Rapproche-toi du peuple : on n'est grand qu'avec lui.

SCENE IV.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Aux accens du vieillard Corinthe se rassemble;
Dans la place publique on va vous voir ensemble:
Vous, au nom de l'état, mes enfans, aimez-vous;
A l'instant fortuné, qui nous réunit tous,
N'attristez point les pleurs que verse ma tendresse,
Et des bons citoyens partagez l'alégresse.
Oubliez vos débats en voyant ce séjour,
Tout rempli du héros qui vous donna le jour;
Que sous le froid cercueil son ombre ensevelie,
Parle à ses deux enfans et les réconcilie.

TIMOPHANE.

L'amitié de mon frère est un besoin pour moi.

TIMOLÉON.

Si tu chéris l'état, tout mon cœur est à toi.

DÉMARISTE.

Ma main sur ce tombeau joint vos mains fraternelles.
Et toi, qui nous entends des voûtes éternelles,
Guerrier, dont je crois voir les mânes attendris
Tressaillir sous le marbre à l'aspect de tes fils;
Que ce généreux couple, à ta vertu fidèle,
Dans le sentier de gloire atteigne son modèle,

Et, digne ainsi que toi du nom de citoyen,
Mêle dans tous les cœurs son souvenir au tien.
Et moi qui t'adorai, quand sur la sombre rive
Ton ame appellera mon ame fugitive;
Quand, de ma destinée interrompant le cours,
La nature viendra redemander mes jours,
Puissé-je m'écrier: « Corinthe est satisfaite!
« Je fus épouse et mère, et j'ai payé ma dette;
« Long-tems de mon époux j'ai partagé l'éclat,
« Et je laisse en mourant deux soutiens à l'état. »

SCENE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Un décret solennel, émané de nos pères,
Négligé par leurs fils en des tems moins austères,
Veut que tout citoyen, de fonctions chargé,
Devant le peuple entier paraisse et soit jugé.
A suivre cette loi Timoléon s'empresse:
Comme à ces grands objets tout l'état s'intéresse,
Les magistrats du peuple ont dû le rassembler;
Timoléon m'entend; c'est à lui de parler.

TIMOLÉON *à la tribune.*

Citoyens, magistrats, assemblés sur la rive,

Membre du souverain, dont tout pouvoir dérive,
Nommé chef de l'armée, et responsable à tous,
Je dois vous rendre compte, et m'offre devant vous.
Un vrai républicain ne craint pas la lumière.
De mes moindres discours, de ma conduite entière,
Je veux avoir le peuple et les dieux pour témoins.
Sur dix mille guerriers confiés à mes soins,
La moitié, d'Agrigente occupe encor l'enceinte:
Trois cents ont eu l'honneur de mourir pour Corinthe:
Les autres en ce jour, revenus sur mes pas,
Sont prêts à s'illustrer en de nouveaux combats.
Par un de ses décrets, lorsque la république
M'envoya sur les mers de Sicile et d'Afrique,
Quinze de nos vaisseaux s'éloignèrent du bord:
Je ramène aujourd'hui vingt vaisseaux dans le port.
Deux, pris à Lilibée, apportent dans la ville
Ces superbes moissons que produit la Sicile:
Trois autres, chargés d'or, sont aux Carthaginois:
Ces fiers républicains, qui protègent des rois,
N'avaient pas présumé que leur flotte opulente
Volerait vers Corinthe et non vers Agrigente.
Pour les frais de la guerre on tira du trésor,
On remit dans mes mains deux mille talens d'or.
Faites un sacrifice au temple de Neptune:
Je reviens les verser dans la masse commune;
La mer vous les rapporte au sein de vos foyers:
Carthage et Syracuse ont payé vos guerriers.
Mes compagnons, gardant leur simple caractère,

Ont maintenu des Grecs la discipline austère,
Et de tous vos soldats le courage indomté,
Est digne de Corinthe et de la liberté:
Ils sauront de Denys terrasser l'insolence:
L'honneur de mes succès n'est dû qu'à leur vaillance.
J'ai tâché cependant de remplir mon devoir.
Au peuple souverain je remets mon pouvoir:
Je lui garde mon sang; je lui donne ma vie:
Jusqu'au dernier soupir, soldat de la patrie,
Je marcherai toujours aux accens de sa voix:
Trop heureux de mourir en défendant ses droits!.

(Il descend de la tribune.)

LE CHŒUR.

Guerrier fidèle et magnanime,
Cher à Corinthe qui t'entend,
Reçois le seul prix qui t'anime:
Sois heureux; LE PEUPLE EST CONTENT.
Reste encor le chef de l'armée;
Et, dans Syracuse alarmée,
Ton nom vaincra nos ennemis:
Sur tes enseignes immortelles,
La victoire étendant ses ailes,
Renversera les rois soumis.

TIMOLÉON à Ortagoras.

Des partisans du trône où se cache l'audace?

ORTAGORAS.

Ils ne sont pas encor descendus dans la place.

DÉMARISTE.

Ce parti méprisable....

ORTAGORAS.

Est nombreux et puissant:
Mais il prépare un crime; Anticlès est absent.

DÉMARISTE.

Le voici.

TIMOLÉON.

Quelle suite!

TIMOPHANE.

O ciel!

ORTAGORAS.

Quelle insolence!

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DEMARISTE, ORTAGORAS, ANTICLÈS, LES CONJURÉS, LE CHŒUR.

ANTICLÈS.

Citoyens, il est tems de rompre le silence
Sur un projet hardi, mais long-tems médité,
Et commandé surtout par la nécessité.
Les droits sont violés, les lois sont incertaines:
Les magistrats sans force abandonnent les rênes;
Et, quand la guerre au loin dévore nos soldats,

Corinthe est condamnée à d'éternels débats.
Entre d'habiles mains, un empire durable,
Un pouvoir concentré, solide, inébranlable,
Peut seul rétablir l'ordre et maintenir la loi.

LE CHŒUR *avec indignation.*

Arrête, épargne-nous l'infâme nom de roi.

ORTAGORAS *à Timoléon.*

Vois-tu des conjurés la cohorte immobile ?

TIMOLÉON.

Vous ne m'attendiez pas des bords de la Sicile,
Traîtres, qui de si loin combattiez contre nous !

TIMOPHANE.

Anticlès, oses-tu ? . . . .

DÉMARISTE *à Timophane.*

Pourquoi vous troublez-vous ?

ORTAGORAS.

Lâches enfans des Grecs, vous regrettez des maîtres !
J'ai vécu plus que vous, et j'ai vu vos ancêtres.

TIMOLÉON.

Ecoutez le vieillard.

ORTAGORAS.

Songez-vous sans effroi
Qu'il vous faut désormais, si vous avez un roi,
Automates tremblans sous sa main protectrice,
Respirer ou mourir au gré de son caprice ?
L'égalité vous pèse ! avez-vous oublié
Que nos peuples pour elle ont tout sacrifié ?

Les Phocéens, quittant les mers de l'Ionie,
Jusqu'aux mers de Marseille ont fui la tyrannie :
Le jeune Harmodius, aux bords athéniens,
Sur Hipparque immolé vengea les citoyens :
Dans les murs de Corinthe, aux monts de l'Arcadie,
Un échafaud, des rois punit la perfidie,
Et la Grèce, éveillant vingt peuples enchaînés,
A vomi de son sein ses bourreaux couronnés.
Du monarque persan l'éclatante ruine,
Etonne encor les flots qui bordent Salamine.
Voyez de tous côtés s'élever à vos yeux
Les droits du peuple écrits du sang de vos aïeux ;
Voyez la liberté descendant sur nos villes :
Des champs de Messénie au pas des Thermopyles,
Il n'est pas un seul point où gravant ses exploits,
La Grèce, en traits sanglans, n'ait accusé les rois.
Ainsi, l'égalité devint votre partage.
Et vous renonceriez à ce grand héritage !
Vous prétendez ramper sous un sceptre insolent,
Et relever d'un roi le colosse accablant !
Ah ! si vous êtes las du pouvoir populaire,
Esclaves, respectez le jour qui vous éclaire ;
Attendez que la nuit ait voilé nos remparts ;
Avant d'élire un roi, massacrez vos vieillards :
Votre honte est pour eux un supplice trop rude ;
Ils n'ont pas respiré l'air de la servitude :
Que leur dernier soupir n'en soit pas infecté,
Et qu'ils meurent du moins avec la liberté.

LE CHŒUR.

Liberté ! liberté ! guerre à la tyrannie !

TIMOPHANE.

Si du monde usurpé la liberté bannie
Fuyait partout des rois le souffle criminel,
Elle aurait dans Corinthe un asyle éternel.
De nos dieux protecteurs l'auguste providence
Veille du haut des cieux sur notre indépendance.
Rendons-nous toutefois dignes de leurs bienfaits :
On n'est point criminel pour réclamer la paix ;
Mais sachez qu'en nos murs il est d'autres coupables :
Le peuple est entouré d'ennemis implacables....

ANTICLÈS.

Et c'est pour assurer, pour maintenir ses droits,
Qu'au nom du bien public j'élève ici la voix.
Il faut qu'un magistrat, sage, actif, intrépide,
Opposant aux partis une invincible égide,
De tous les factieux confonde la fureur,
Et que la liberté règne par la terreur.

DÉMARISTE.

Tel est des oppresseurs le langage ordinaire ;
Je dénonce Anticlès : républicaine et mère,
J'ai le droit de parler pour arracher mon fils
Au piège où l'entraînaient de perfides amis.
Je vois en nos remparts une horde insensée
Aux lèvres du génie enchaîner la pensée.
La terreur, comprimant l'honnête homme abattu,
Sèche l'humanité, fait taire la vertu.

La tyrannie altière, et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté.
Au courage, au mérite on déclare la guerre :
On déclare la paix aux tyrans de la terre ;
Et la discorde impie, agitant ses flambeaux,
Veut élever un trône au milieu des tombeaux.
Il est tems d'abjurer ces coupables maximes :
Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.
Imprimons aux méchans un salutaire effroi ;
Que le crime pâlisse et tombe sous la loi :
Mais qu'au moins l'innocent goûte un sommeil tranquille ;
Mais que l'infortuné trouve encore un asyle ;
Qu'il ne redoute plus, sous son toît protecteur,
L'œil du juge homicide et du vil délateur.
Le peuple ne veut plus ces indignes entraves :
Songeons que la terreur ne fait que des esclaves ;
Et n'oublions jamais que sans humanité
Il n'est point de loi juste et point de liberté.

ANTICLÈS.

Que tardons-nous encor ? l'heure est enfin venue
De rétablir la paix dans Corinthe éperdue,
D'étouffer sans retour les cris séditieux.

ORTAGORAS *découvrant un diadême caché parmi les conjurés.*

Citoyens ! quel objet vient offenser mes yeux ?
Voyez-vous ce bandeau, marque du rang suprême ?

Connaissez vos tyrans.

LE CHŒUR.

O crime! un diadême!

TIMOLÉON.

Et voilà donc la paix que vous nous préparez?

ORTAGORAS.

Pour qui tous ces apprêts, infâmes conjurés?

DÉMARISTE.

Est-ce pour Anticlès?

ORTAGORAS.

Est-ce pour Timophane?

TIMOPHANE.

Moi! que mon front, souillé par un bandeau profane....

TIMOLÉON.

Foule aux pieds avec nous ce signe des forfaits.
Traîtres, qui demandez un monarque et la paix,
Sous ces vils étendards courbez un front docile;
Renvoyez ces vaisseaux à Carthage, en Sicile;
Au barbare Denys courez tendre les bras,
Et, pour l'avoir vaincu, prononcez mon trépas.
Et vous, jeunes guerriers, mes compagnons fidèles,
Vous qu'ils ont remplacés, vieux soldats, mes modèles,
Déchirez vos drapeaux, brisez vos boucliers,
Et de vos fronts sanglans détachez vos lauriers;
Ou plutôt, vrais enfans de Corinthe captive,
Levez-vous, rappellez sa vertu fugitive.
Voyez-vous, mes amis, ces monumens sacrés
Où dorment des héros les mânes révérés?

Marchons ; séparons-nous de nos indignes frères :
Au fond de leurs tombeaux allons chercher nos pères ;
Revenons avec eux ; rangez-vous près de moi :
Périssons tous ici ; mais n'ayons point de roi.

ANTICLÈS *aux conjurés.*

Quittons ces lieux. Bientôt nous nous ferons connaître.

SCENE VII.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

PRÉVENONS Anticlès et les amis du traître.

LE CHŒUR.

La guerre et point de roi. Vive l'égalité !

TIMOPHANE.

Par un fougueux délire, Anticlès emporté....

TIMOLÉON.

Anticlès est coupable, et digne du supplice.

TIMOPHANE.

Je cours....

TIMOLÉON.

Si tu le suis, tu deviens son complice.
Demeure avec le peuple, et laisse ces brigands
Dont l'opulence impie a besoin de tyrans.
Généreux citoyens, vous, hélas ! vous, ma mère ;

Divin vieillard, et toi....dirai-je encor mon frère?
Avant d'aller au temple y rendre grace aux dieux,
Répétons le serment que chantaient nos aïeux
Lorsque le dernier roi de Corinthe asservie
Perdit sur l'échafaud sa criminelle vie,
Et que l'ambition, courbant son front d'airain,
Pâlisse aux fiers accens du peuple souverain!

LE CHŒUR.

Soleil, sacré flambeau qui fécondes la terre,
Pour nous, pour nos enfans, et tout pour l'avenir,
Aux rois, à leurs amis, nous jurons une guerre
Que tes feux éternels ne verront point finir.
Périssent à jamais les tyrans et les traîtres!
Et, si notre postérité
Démentait le serment prêté par ses ancêtres,
Refuse tes rayons à l'infame cité.
Que du monde effrayé Corinthe disparaisse;
Qu'attentive à nos cris, la foudre vengeresse
Frappe les habitans, écrase les remparts;
Que nos mers en grondant réunissent leurs ondes,
Et, dans leurs cavernes profondes,
Roulent à l'océan ses vestiges épars!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

NON, devant mes regards il ne doit plus paraître.
Songez qu'un pas de plus Timophane est un traître :
Je vois qu'il a sucé de funestes leçons,
Et des bons citoyens mérité les soupçons.
Il va se rendre ici; je ne veux point l'attendre.
Il vous chérit encor, qu'il sache vous entendre ;
Qu'il impose silence à ses vœux criminels,
Si l'orgueil peut se taire aux acccens maternels.
Il marche en s'agitant au bord du précipice :
Puisse-t-il le fermer ! l'heure est encor propice.
De nous et de Corinthe ordonnez aujourd'hui.
Il vient. Je me retire, et vous laisse avec lui.

SCENE II.

DÉMARISTE, TIMOPHANE.

DÉMARISTE.

APPROCHEZ-VOUS, mon fils.

TIMOPHANE.

Il fuit l'aspect d'un frère.

DÉMARISTE.

Oui, pour l'abandonner aux conseils d'une mère.

TIMOPHANE.

Et pourquoi m'éviter? Quel est donc mon forfait?

DÉMARISTE.

Au fond de votre cœur êtes-vous satisfait?

TIMOPHANE.

M'a t'on vu rechercher l'éclat du rang suprême.

DÉMARISTE.

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadême?

TIMOPHANE.

Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis!

DÉMARISTE.

Vous le croyez?

TIMOPHANE.

Ma mère!

DÉMARISTE.

Ecoutez, mon cher fils.

TIMOPHANE.

Pardonnez....

DÉMARISTE.

Je vous plains : l'ambition tourmente.
A ce mot, je le vois, votre fureur s'augmente :
D'un injuste dépit j'excuse les éclats;
Offensez votre mère, et ne vous perdez pas.

TIMOPHANE.

Me perdre, dites-vous ? ah ! je n'ai rien à craindre.

DÉMARISTE.

Timophane un instant ne peut-il se contraindre ?
On vous flatte, mon fils ; on vous trompe, et je voi
Que vos cruels amis vous sont plus chers que moi.
Dans nos jeux solennels, au milieu de ces fêtes
Qui de mes deux enfans consacraient les conquêtes,
Les citoyens émus me suivant à grands flots,
S'écriaient : *La voici la mère des héros.*
Veux-tu que, dans les fers maudissant ta puissance,
Ce peuple, dont les chants célébraient ma naissance,
Ne me distingue plus que par des noms affreux,
Et que mon jour natal soit un jour malheureux ?
Oses-tu renoncer à ma tendresse même ?
Je t'aime, Timophane ; et tu sais que je t'aime
De cet amour si tendre et si passionné
Que le cœur maternel sent pour un premier-né.
Mais, ne t'abuses point : si le ciel te destine
A commander au peuple, à tramer sa ruine,
A rétablir le nom, l'autorité d'un roi,
Mon cœur dès ce moment sera fermé pour toi.
Les dieux exauceront le vœu de ma colère.
Aux pieds de leurs autels, avant que d'être mère,
Je leur ai demandé le bienfait de tes jours :
J'irai les supplier d'en terminer le cours :
J'apprendrai ton trépas sans larmes et sans plainte ;
Et je t'aime mieux mort, que tyran de Corinthe.

TIMOPHANE.

Ma conduite n'a point mérité ce courroux.
J'écoute, en répondant, ma tendresse pour vous:
A des titres sacrés elle vous est acquise.
D'un fils respectueux je vous dois la franchise.
Laissons mes intérêts, ne parlons point de moi.
Dans Corinthe aujourd'hui l'on veut nommer un roi:
Mon frère à ce seul mot prétend que l'on conspire;
Mais du peuple assemblé vous connaissez l'empire;
Dès que, suivant les lois, il a délibéré,
La forme de l'état peut changer à son gré.
Lorsqu'un tel changement vient du peuple lui-même,
Nous devons respecter sa volonté suprême.
Si pour remplir ses vœux vous voulez me haïr,
A force de vertus, je saurai vous fléchir:
Ramenant par degrés votre cœur combattu,
Je fléchirai ma mère à force de vertu.
Quand les lois renaîtront; quand, sous ma main puissante,
Vous reverrez Corinthe heureuse et florissante,
Plus grand que mon pouvoir, je saurai l'expier;
Et c'est à l'avenir de me justifier.

DÉMARISTE.

Ciel! que viens-je d'entendre? ô mère infortunée!
A ce comble d'horreur j'étais donc destinée?
Enfin, je l'ai surpris ton sacrilège vœu!
Tu brûles de régner, et tu m'en fais l'aveu!
Quoi! le sort d'un monarque excite ton envie!
Nul instant de bonheur ne console sa vie;

Il voit fuir de sa cour la vertu, l'amitié,
Et jamais ses revers n'inspirent la pitié.
Il dort sous le poignard qui menace sa tête :
Du sinistre poison la coupe est toujours prête ;
Il vit dans les tourmens ; et, quand il a régné,
Par le mépris public il meurt accompagné.
Quelle est l'ambition dont ton ame est saisie ?
Penses-tu gouverner des esclaves d'Asie,
Qui, d'un dieu couronné servant les intérêts,
Le front dans la poussière, attendent ses décrets ?
Toi ! régner sur Corinthe ? Après ce coup funeste,
Si d'un sang généreux quelque goutte lui reste,
Comment te flattes-tu d'exister un moment ?
Crois-tu que dans la Grèce on règne impunément ?
Les poignards manquent-ils pour punir ton audace ?
Couvert du sang d'un roi l'échafaud te menace.
Si tu veux éviter une honteuse mort,
Pourras-tu, malheureux, échapper au remord,
Au reproche accablant de ton ame flétrie,
Au cri d'un peuple entier qui te dira : *Patrie ?*
De ce trône pervers si tu veux t'approcher,
C'est sur mon corps sanglant que tu dois y marcher :
Vois mourir à tes pieds, vois tomber ta victime,
En arrêtant son fils sur le chemin du crime.
Mon souvenir, vengeant un peuple consterné,
Pèsera tous les jours sur ton front couronné :
Ton oreille entendra ta mère gémissante :
Ma malédiction, terrible et menaçante,

En tous lieux sur tes pas viendra semer l'effroi,
Et tu verras mon ombre entre le trône et toi.

TIMOPHANE.

Démariste, arrêtez ; qu'avez-vous osé dire ?
Vous pourriez....

DÉMARISTE.

Non, cruel, je ne puis te maudire :
Tu n'es point exilé de mon cœur maternel ;
Je te chéris encore ingrat et criminel.
Mais rends-moi mon enfant, rends-le moi, non coupable,
Non le chef, le jouet d'un parti détestable,
Mais grand, mais vertueux, mais digne d'être aimé,
Tel que je l'ai nourri, tel que je l'ai formé.
La douce égalité pour toi n'a plus de charmes ;
La patrie aux abois t'adresse en vain ses larmes ;
De nos dieux protecteurs tu méprises la voix :
Mais, la nature encor n'a point perdu ses droits ;
Tu n'as point oublié les soins de ma tendresse,
Et pour quel avenir j'élevai ta jeunesse.
Ton père en ce cercueil va bientôt me revoir ;
Ne m'y fais point descendre avec le désespoir :
Que ce ciel que tu vois, ce jour que tu respires,
Ce sein qui t'a porté, ce cœur que tu déchires,
Ta mère à tes genoux....

TIMOPHANE.

Levez-vous. Je frémis.

DÉMARISTE.

Je vois couler tes pleurs : j'ai retrouvé mon fils.

TIMOPHANE.

Levez-vous....

DÉMARISTE.

Tu promets....

TIMOPHANE.

Tout ce que veut ma mère.
Calmez-vous, Démariste, et dites à mon frère
Qu'ici je lui demande un secret entretien.
Il est tems que son cœur s'entende avec le mien:
Sur moi, sur lui peut-être, il est tems qu'il prononce:
Sous le toît paternel j'attendrai sa réponse.

SCENE III.

TIMOLEON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Imprudent Timophane. Il sort; vous l'avez vu:
Que dit-il? que veut-il? qu'avez-vous obtenu?

DÉMARISTE.

Il a versé des pleurs; il se repent; il t'aime.

TIMOLÉON.

Vous pensez qu'il n'est pas épris du rang suprême?

DÉMARISTE.

Dans ces lieux, en secret, il veut t'entretenir.

TIMOLÉON.

S'il a versé des pleurs, ma mère, il peut venir.

DÉMARISTE.

D'un pareil entretien j'oserai tout prétendre.
Pour chérir la patrie, il ne faut que t'entendre;
Parle-lui comme un frère, il fera son devoir.

TIMOLÉON.

Qu'il vienne, je l'attends; vous me rendez l'espoir.

SCENE IV.

TIMOLÉON, ORTAGORAS.

ORTAGORAS.

Non: n'espère plus rien, Démariste s'abuse:
Timophane est un traître, et c'est moi qui l'accuse;
Il régnera demain, s'il ne meurt aujourd'hui.

TIMOLÉON.

Quels indices nouveaux s'élèvent contre lui?

ORTAGORAS.

Dans Corinthe à l'instant cette lettre est surprise.

TIMOLÉON.

Comment?

ORTAGORAS.

Lis, tu sauras quelle est son entreprise.
Vois si de tels forfaits peuvent être impunis:
La lettre est pour ton frère; elle est du roi Denys.
Lis. Tu connais sa main.

TIMOLÉON.

Tout mon cœur se soulève.
« Denys à Timophane. » Oui, c'est Denys.

ORTAGORAS.

Achève.

TIMOLÉON.

« Il est tems que ton front.... » Malheureux ! qu'ai-je lu ?
Ma mère ! c'en est fait, Timophane est perdu.
« Il est tems que ton front....

ORTAGORAS.

« Porte enfin la couronne ;
« Anticlès est à nous....

TIMOLÉON.

« Son parti t'environne :
« Prodiguez ma richesse et maintenez mes droits.
« Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile ;
« Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile
« Vivent en paix sous deux bons rois. »

ORTAGORAS.

Qu'en dis-tu ?

TIMOLÉON.

Scélérats ! Il faut qu'à l'instant même
Le peuple rassemblé.... Qu'un jugement suprême...
Qu'Anticlès.... Timophane.... accusés....

ORTAGORAS.

Penses-tu
Qu'ils attendront l'arrêt et qu'ils ont ta vertu ?
Ne viens-tu pas de voir que durant ton absence

Ton frère a d'un monarque affecté la puissance ?
Veux-tu que ses amis, surs de l'impunité,
En couronnant son front parlent de liberté ?
Ou bien, veux-tu tenter au sein de notre ville
Le dangereux hasard d'une guerre civile ?
Quand l'échafaud vengeur atteint tous les forfaits,
L'état peut prononcer, la loi décide en paix.
Mais, quand l'état n'est rien, quand la loi gémissante
Voit tomber les débris de sa force impuissante,
Quand il faut terminer le combat engagé
Entre un usurpateur et le peuple outragé ;
Alors avec le fer tout citoyen décide,
Alors tout homme libre est un tyrannicide.

TIMOLÉON.

Il faut donc....

ORTAGORAS.

L'immoler.

TIMOLÉON.

Quoi ! ma main dans son cœur....

ORTAGORAS.

Non ; tu n'as pas besoin de ce nouvel honneur.
Ton amour pour ton frère exciterait ma crainte :
C'est moi dont le poignard délivrera Corinthe.
Par mes ordres bientôt de hardis citoyens
Oseront arrêter Anticlès et les siens.
Je veux dans l'avenir consacrer ma mémoire ;
J'ai traîné soixante ans des jours vides de gloire :
Compagnon des héros, je ne fus qu'un soldat ;

Rien de mon front vieilli ne rajeunit l'éclat.
Mais, quand j'aurai frappé celui qui nous opprime,
Assuré que les Grecs, en rappelant son crime,
Chanteront le vieillard qui l'aura fait périr,
Tous mes jours seront pleins, et je pourrai mourir.

TIMOLÉON.

Et si tu succombais?

ORTAGORAS.

Ne crains pas ma vieillesse :
Lorsque dans nos remparts une indigne jeunesse
Conspire pour le crime et pour la royauté,
Un vieillard doit venger l'antique égalité.
Pour les républicains l'âge n'a point de glace :
J'aurai de cent guerriers le courage et l'audace ;
L'aspect de l'oppresseur affermira mon bras,
Et les dieux de Corinthe ont juré son trépas.
Il est mort. Loin de toi les faiblesses vulgaires ;
Va, les bons citoyens seront toujours tes frères :
Pour conserver l'état, la liberté, la loi,
Tu ne perds qu'un seul homme, et cet homme est un roi.

TIMOLÉON.

Je vois qu'il est puissant ; je vois qu'il est coupable.
Il suffit. Donne-moi cet écrit redoutable :
Il le verra. Je veux, par cet arrêt de mort,
Dans son cœur parricide enfoncer le remord.
Reste sous ce portique : un grand dessein m'anime ;
Ne crains rien pour le peuple, il aura sa victime :
Tiens prêt le fer vengeur ; si je voile mes yeux,

Parais, venge Corinthe, et satisfais les dieux.

ORTAGORAS.

Le voici.

TIMOLÉON.

Je le vois.

ORTAGORAS.

Ton ame est attendrie.

TIMOLÉON.

Ciel!

ORTAGORAS.

Sois Timoléon, et songe à la patrie.

SCENE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOPHANE.

O mon frère!....A ce nom tu ne dois point frémir:
Si tu chéris l'état, si tu veux l'affermir,
Ecoutons tous les deux sa voix qui nous appelle:
Il triomphe en Sicile; à Corinthe il chancelle.
Tu vois les droits du peuple incertains et flottans;
Les antiques pouvoirs sont usés par le tems:
Dans la place publique une fureur mutine,
Sinistre avant-coureur de la guerre intestine,
A divisé Corinthe en deux partis nombreux,
Tous deux craints l'un de l'autre, et tous deux dangereux.

Portons au gouvernail une main protectrice;
Je veux qu'avec son nom la royauté périsse.
Mais de l'état vieilli ranimons la langueur;
Mais, à l'autorité rendons plus de vigueur;
Que, déployant au loin leur ombre tutélaire,
Les rameaux dispersés du pouvoir populaire,
Sous un abri plus sûr, désormais rassemblés,
N'abaissent plus leurs fronts par les vents ébranlés,
Et, de Lacédémone imitant la prudence,
Entre deux magistrats partageons la puissance.

TIMOLÉON.

Cet étrange discours est bien digne de toi;
Fastueux et trompeur, c'est le discours d'un roi.
A te parler sans art Timoléon s'engage;
Alors qu'on veut séduire on farde son langage.
Vainement toutefois tu penses te cacher;
On devine aisément où tu prétends marcher.
Tu veux au nom des lois, au nom du peuple même
Surprendre dans ses mains la puissance suprême,
Et, croyant que l'orgueil me domine en secret,
Tu daignes avec moi partager un forfait.

TIMOPHANE.

Un forfait! moi?

TIMOLÉON.

Plus d'un. J'ai de quoi te confondre.

TIMOPHANE à part.

Que dit-il?

TIMOLÉON.

A ton offre il faut d'abord répondre.
Masque d'un nom sacré ton empire naissant;
Je serai toujours libre, et jamais tout-puissant.
Je ne veux opprimer, ni souffrir qu'on m'opprime,
Et je t'empêcherai de consommer ton crime.

TIMOPHANE.

Oses-tu me parler avec tant de hauteur?

TIMOLÉON.

Toi, perfide, oses-tu m'offrir le déshonneur?

TIMOPHANE.

Perfide!

TIMOLÉON.

Oui, je l'ai dit: est-ce te faire injure?
Je pouvais te nommer sacrilège et parjure.

TIMOPHANE.

Ces titres....

TIMOLÉON.

Sont les tiens. Aujourd'hui, dans ces lieux,
Devant l'ombre d'un père, et sous l'aspect des dieux,
Tu m'as dit que ton ame, à Corinthe fidelle,
Ne s'est point abaissée à conspirer contre elle.

TIMOPHANE.

Eh bien?

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé.

TIMOPHANE.

Cesse de m'insulter.

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé, te dis-je, et je n'en puis douter.
Ce n'est pas tout. J'ai vu le peuple en ce lieu-même,
Lorsqu'Anticlès allait t'offrir un diadême,
T'arracher le serment de maintenir nos droits,
D'aimer l'égalité, de combattre les rois.
Tu l'as trompé.

TIMOPHANE.

C'est trop....

TIMOLÉON.

Ta mère infortunée,
Ta mère qui t'adore, à tes pieds prosternée,
Pour vaincre, pour briser ton inflexible cœur,
Fait parler son amour, sa vertu, sa douleur,
Je la vois de tes pleurs, tendrement occupée,
Ta mère....malheureux! tu l'as aussi trompée?

TIMOPHANE.

A souffrir tant d'affronts me crois-tu condamné?

TIMOLÉON.

De quel droit Timophane en est-il étonné?

TIMOPHANE.

Un frère....

TIMOLÉON.

A qui je dois l'opprobre de ma vie.

TIMOPHANE.

Un citoyen....

TIMOLÉON.

Qui veut détruire la patrie.

TIMOPHANE.

Un magistrat....

TIMOLÉON.

Flétri par le double attentat
De souhaiter l'empire et de trahir l'état.

TIMOPHANE.

Qui? moi!

TIMOLÉON *montrant la lettre à Timophane.*

Tiens, lis.

TIMOPHANE *lisant.*

« Denis.... Ciel!

TIMOLÉON.

Eh bien! Timophane?

TIMOPHANE.

Ah! remets en mes mains....

TIMOLÉON.

L'écrit qui te condamne!
Tu ne peux l'espérer.

TIMOPHANE.

Connais-tu mon pouvoir?

TIMOLÉON.

Non. Je connais les lois, le peuple et mon devoir.

TIMOPHANE *voulant sortir.*

Avant la fin du jour tu sauras mieux....

TIMOLÉON.

Arrête.
Le crime est sur tes pas; ton châtiment s'apprête:
Les yeux des immortels te poursuivront par-tout;

Et, le glaive à la main, la vengeance est debout.

TIMOPHANE.

Je saurai, sans frayeur, rejoindre mes ancêtres.

TIMOLÉON.

Ils fuiront ton aspect ; tu rejoindras les traîtres.

TIMOPHANE.

Cruel!

TIMOLÉON.

Que n'es-tu mort avec tant de héros,
Lorsque nous combattions aux campagnes d'Argos?
Corinthe sur ta tombe aurait versé des larmes ;
Le peuple dans un temple eût consacré tes armes ;
Sur le marbre, garant de l'immortalité,
J'aurais gravé ces mots : *Mort pour la Liberté.*
Mais, des traits ennemis j'essuyai la tempête ;
Je conjurai le fer qui fondait sur ta tête ;
Mon sang coula deux fois pour épargner le tien ;
Je croyais à l'état conserver un soutien ;
Hélas ! j'obtins du ciel un bonheur homicide,
Et mon bras vertueux sauvait un parricide.

TIMOPHANE.

Ote-moi ton bienfait, sans me le reprocher.
Tu m'as sauvé la vie ; il faut me l'arracher :
Puisqu'elle t'appartient, c'est un poids qui m'accable.

TIMOLÉON.

Ah ! prends encor la mienne, et ne sois point coupable.

TIMOPHANE.

Mon frère....

TIMOLÉON.

Oui, je l'étais.

TIMOPHANE.

Tes sens sont attendris!
Mon frère!

TIMOLÉON.

Laisse-là ce nom que tu flétris.
Quand pour la liberté tu prodiguais ta vie;
Quand ton cœur tressaillait au nom de la patrie;
Quand tes yeux s'allumaient à ce vil nom de roi;
Tu connais l'amitié qui m'unissait à toi.
Alors, avec orgueil je t'appelais mon frère;
Alors, dans son tombeau tu consolais mon père.
Mais, depuis que ton cœur par le crime infecté,
N'a pas craint de trahir la sainte égalité;
Depuis qu'un Anticlès te flatte et te couronne,
Depuis que des tyrans tu protèges le trône,
Je ne vois plus en toi qu'un lâche ambitieux:
L'ami du despotisme est un monstre à mes yeux.

TIMOPHANE.

Va; je saurai haïr un frère qui m'abhorre.

TIMOLÉON.

Où cours-tu?

TIMOPHANE.

Me venger.

TIMOLÉON.

Reviens; demeure encore.
Demeure.

TIMOPHANE.

Que veux-tu?

TIMOLÉON.

Remplir tout mon devoir.
Avant de te quitter. . . .pour ne plus nous revoir,
Je te dois un conseil.

TIMOPHANE.

Explique ce mystère ?
Un conseil ! quel est-il ?

TIMOLÉON.

Un conseil bien austère,
Que je ne puis donner sans douleur, sans effroi;
Mais, le seul qui convienne aux tems, aux lieux, à moi.
Ecoute.

TIMOPHANE.

Eh bien ?

TIMOLÉON.

Qu'ici le peuple se rassemble;
A l'instant, devant lui nous paraîtrons ensemble.

TIMOPHANE.

Pourquoi ?

TIMOLÉON.

Tu parleras, cet écrit à la main.

TIMOPHANE.

Qu'oses-tu proposer, et quel est ton dessein ?

TIMOLÉON.

D'effacer ton forfait, de sauver ta mémoire,
De rassembler encor les débris de ta gloire.

Vois d'un regard profond la tombe et l'avenir,
Et le dernier succès que tu peux obtenir.

TIMOPHANE.

Comment?

TIMOLÉON.

Dénonce-toi, dénonce tes complices.
Tu frémis? sous tes yeux qu'ils marchent aux supplices.

TIMOPHANE.

Ah!....

TIMOLÉON.

Tu n'as point frémi, tu n'as point hésité,
Lorsque tu conspirais contre la liberté.

TIMOPHANE.

Mais je suis enchaîné!

TIMOLÉON.

Romps la chaîne du crime;
Secoue autour de toi l'ascendant qui t'opprime:
Que ce perfide ami, dont la séduction
Caressait ton orgueil et ton ambition,
Qui fit entrer le crime en ton ame flétrie;
(Car tu n'étais point né pour trahir la patrie;)
Que le vil Anticlès, ce prytane odieux,
Meure comme un esclave en blasphémant les dieux.

TIMOPHANE.

Anticlès! je lui dois....

TIMOLÉON.

On ne doit rien au traître.

TIMOPHANE.

Mais, il est mon ami.

TIMOLÉON.

Mais le peuple est ton maître.
Je ne dis rien de toi ; tu sais braver la mort.
Si des aveux sans feinte, un sincère remord,
Un entier dévoûment, mes discours, nos services,
Tes exploits, tes lauriers, tes nobles cicatrices,
Devant la république et l'inflexible loi,
Ne peuvent arrêter le fer levé sur toi;
Si ton sang doit payer ta sacrilége audace,
Que la postérité prononce au moins ta grace:
Fais pleurer à Corinthe un si cher criminel;
Descends avec honneur au tombeau paternel;
Qu'au bien de tout l'état ton cœur se sacrifie:
Péris vainqueur du crime, et repare ta vie.

TIMOPHANE.

Ecoute; il est trop vrai, ton frère a conspiré;
On m'appellait au trône, et je l'ai desiré:
Pour un ambitieux l'égalité pesante,
M'accablait chaque jour de sa voix imposante:
Toutefois mon projet long-tems s'est ralenti;
Et, même en le formant, je me suis repenti.
Mais, ne présume pas qu'en victime docile,
J'offre à mon adversaire un triomphe facile:
Je n'abandonnerai ni mes amis ni moi,
Et je romps les liens qui m'unissaient à toi.
L'un et l'autre aujourd'hui dépouillons la contrainte:

J'abandonne un moment les remparts de Corinthe ;
Je reviendrai terrible. Assemble tes soldats :
Je ne suis point Denys ; ils ne me vaincront pas.
Un parti plus nombreux, plus puissant, plus fidèle,
Par l'or et par le fer soutiendra ma querelle :
Et, si tes compagnons prétendent m'immoler,
De mon sceptre d'airain je veux les accabler :
Ils furent mes fléaux, ils seront ma conquête ;
C'est le glaive à la main, c'est la couronne en tête,
Qu'ils me verront bientôt reparaître en ce lieu.
Adieu, Timoléon....

TIMOLÉON se voilant avec son manteau.

Ton heure sonne. Adieu.

SCENE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.
ORTAGORAS, DÉMARISTE
un instant après.

ORTAGORAS frappant Timophane.

MEURS, tyran.

TIMOPHANE.

Ciel !

(Il tombe auprès du tombeau de son père.)

TIMOLÉON.

Corinthe !

ORTAGORAS.

Elle est libre.

TIMOPHANE.

O mon père !

J'ai trahi mon pays !

TIMOLÉON à Démariste qui arrive.

Vous l'entendez, ma mère !

DÉMARISTE.

Timophane expirant....

TIMOLÉON.

Restez, n'avancez pas ;
Il est coupable ; il meurt des mains d'Ortagoras.

DÉMARISTE.

Mon fils....

ORTAGORAS.

Ce n'est pas lui : non, mère respectable :
Le voilà, votre fils ; l'autre était un coupable :
Du peuple et de nos lois l'autre était l'assassin ;
Remerciez les dieux, ils ont conduit ma main.

SCENE VIIe ET DERNIÈRE.

TIMOLÉON, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Accourez, citoyens, la trahison s'expie.
Apprenez qu'au milieu de son cortège impie,

Par mes soins, par mon ordre, Anticlès enchaîné,
Au pied du tribunal est à l'instant traîné.
Voyez le corps sanglant d'un indigne prytane :
Ecoutez cet écrit : *Denys à Timophane.*

LE CHŒUR.

Quoi ! Denys ? Ecoutons ! quel mystère d'horreur !

ORTAGORAS.

Timophane n'est plus, n'ayez point de terreur.
« Il est tems que ton front porte enfin la couronne ;
« Anticlès est à nous ; son parti t'environne :
« Prodiguez ma richesse et maintenez mes droits :
« Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile ;
« Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile,
« Vivent en paix sous deux bons rois. »

LE CHŒUR.

O crime ! ô trahison !

ORTAGORAS montrant le poignard sanglant.

Pour frapper un perfide
J'ai violé la loi qui défend l'homicide.
Mais les rois ne sont point protégés par la loi,
Et, magistrat de nom, Timophane était roi.
Il est mort sous mes coups. Si vous voulez ma tête,
Elle est à vous : parlez, et mon poignard s'apprête.
J'ai vécu, je mourrai comme un vrai citoyen :
La république existe, et mes jours ne sont rien.

LE CHŒUR.

Peuple libre et vengé lève ton front auguste.
Toi, qui de Timophane as puni l'attentat,

Les lois étaient sans force, et son trépas est juste:
    Ton poignard a sauvé l'état.
Et toi, Timoléon, le destin te seconde ;
Qu'à l'instant nos vaisseaux ouvrent le sein de l'onde ;
Va confondre d'un roi l'avarice et l'orgueil:
Denys dans nos remparts achetait des complices ;
Ceux qui vivent encor marcheront aux supplices:
    Que Denys les suive au cercueil.

DÉMARISTE.

Tu pars, Timoléon ; Corinthe nous contemple :
Le peuple est satisfait ; je suivrai son exemple.
Hélas ! j'eus deux enfans : le coupable a vécu:
Tiens-moi lieu de tous deux à force de vertu.
Que Minerve et Neptune accompagnent tes armes ;
Que la mort de Denys vienne sécher mes larmes ;
Qu'en tous lieux par ton bras les tyrans soient punis:
Je suis ta mère encor, et j'embrasse mon fils.

TIMOLÉON *aux guerriers.*

Vainqueurs du roi Denys, en quittant ce rivage,
Je jure, au nom du peuple, et par votre courage,
Que je ferai payer à ce grand criminel
Les pleurs de Démariste et le sang fraternel.
Que le poignard, vengeur de la cause commune,
Sanglant et suspendu, reste sur la tribune.
Si jamais dans ces murs il s'élevait un roi,
Que son frère indigné se souvienne de moi.
L'égalité renaît ; que nos destins s'achèvent ;
Qu'à son niveau sacré tous les fronts se relèvent ;

Que la loi règne seule, et fonde parmi nous
Le bonheur de l'état sur la grandeur de tous!

(Timoléon monte sur les vaisseaux avec les guerriers de Corinthe.)

LE CHŒUR.

Demi-dieux de la Grèce antique,
Vous qui, de l'Hellespont abandonnant les bords,
Sur le navire prophétique,
Courûtes de Colchos enlever les trésors;
Nous n'allons point chercher sur le lointain rivage
Un métal corrupteur, le prix de l'esclavage :
Des enfans de Corinthe il blesse la fierté;
Mais nous portons la mort à des rois homicides,
Et nos voiles tyrannicides
Vont conquérir la liberté.

FIN.

PIÈCES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Théâtre de Marie-Joseph CHÉNIER.

FÉNELON, ou les Religieuses de Cambray, tragédie en cinq actes	1l	10s.
Caïus Gracchus, tragédie en trois actes	1	5
Jean Calas, tragédie en cinq actes	1	10
Azémire, tragédie	1	10
Henri VIII, tragédie en cinq actes	1	10

Théâtre du citoyen DUCIS.

Othello, ou le Maure de Venise, tragédie en cinq actes	2	
Idem, petit caractère	1	5
Œdipe chez Admète, tragédie en cinq actes	1	10
Hamelet, tragédie en cinq actes	1	10
Le roi Léar, tragédie en cinq actes	1	10
Jean sans terre, tragédie en cinq actes	1	10
Macbeth, tragédie en cinq actes	1	10

Le Vieux Célibataire, comédie en cinq actes et en vers, par le citoyen Colin Harleville	2	
Idem, petite édition	1	5
Les Châteaux en Espagne, comédie en cinq actes, par le même	2	

L'Autre Tartuffe, ou la Mère Coupable, drame moral en cinq actes........................	1	10
Épicharis et Néron, ou Conspiration pour la Liberté, tragédie en cinq actes, par le citoyen Legouvé....................................	1	10
Marius à Minturnes, tragédie en trois actes, par le citoyen Arnault........................	1	10
Mélidor et Phrosine, drame lyrique, en trois actes, par le même..........................	1	10
Les Femmes, comédie, en trois actes, par le citoyen Demoustier..........................	1	10
Les Épreuves du Républicain, comédie en trois actes, par le citoyen Laugier...............	1	10
L'Ami du Peuple, comédie en trois actes.....	1	10
Catherine, ou la Belle Fermière, comédie en trois actes, par la citoyenne Candeille.....	1	10
Les Visitandines, opéra en trois actes........	1	10
Le Siège de Lille, opéra en trois actes......	1	10
L'Enfance de J. J. Rousseau, comédie en un acte, mêlée de musique, par le C. Andrieux.	1	5
Wenzel, ou le Magistrat du Peuple, opéra en trois actes, par le citoyen Pillet..........	1	5
La Famille indigente, comédie mêlée d'ariettes, en un acte............................	1	5
L'Amour Filial, ou la Jambe de bois, comédie mêlée d'ariettes, en un acte, avec le portrait de Juliette................................	1	10
Toute la Grèce, drame lyrique en un acte....	1	
Paul et Virginie, opéra en trois actes........	1	10
Le Conteur, ou les deux postes...............	1	10
Callias, ou Nature et Patrie, drame héroïque, en cinq actes, par Ossman................	1	10
Stratonice, comédie héroïque en un acte......	1	10
Lodoïska, opéra en trois actes...............	1	10
Pierre le Cruel, tragédie de Dubelloy, en cinq actes..................................	1	10